

DEUX FRÈRES

Pierre Clause

raconter la vie

Il a deux ans de plus que moi, et nous sommes tous deux vieux maintenant. Il y a une trentaine d'années, mon attentionnée grand-mère maternelle m'a confié que ma mère avait tenté d'avorter de moi car elle ne pensait pas supporter un second enfant semblable à mon aîné. Les vieilles gens sur le point de mourir lâchent quelquefois des propos iconoclastes, elles n'ont plus rien à perdre en heurtant les natalistes forcenés qui font de toutes les mères des saintes uniquement dévouées à leur progéniture, même sans aucun espoir d'en faire de véritables êtres humains.

Il est vrai que mon frère n'a pas tiré le gros lot à la loterie génétique et qu'on ne donnait pas cher de sa peau pendant des années. Ceux qui craignaient pour sa vie sont tous morts depuis longtemps, y compris nos parents depuis plus d'un demi-siècle. Ma mère a déclenché un diabète lorsque j'avais 5 ans et elle 31. Elle est morte de l'arrogante incompétence d'un médecin local qui ne voulut pas envisager une erreur de diagnostic de sa part. La fin de sa courte et terne vie fut assombrie par l'épuisement physique et moral causé par la charge de mon frère, et de moi, puisqu'aussi bien nous sommes solidaires, n'est-ce-pas ? La femme qui s'occupait de nous pendant que mon père était au travail ne manqua pas de nous exhorter à la sagesse en nous disant que nous avions fait mourir notre mère par notre méchanceté. J'en fus fort bouleversé mais mon frère ne se corrigea nullement. Je ne soupçonnais pas encore que les adultes puissent être bêtes et méchants. Maintenant je le sais mais on n'a plus le droit de le dire. Ou alors en les excusant par leur pauvre condition, handicap, misères de toutes sortes et autres balivernes. Mon frère aussi est diabétique, mal soigné pendant toute son enfance, et atteint de sévère surdité.  a a clairement pesé sur son comportement caractériel. Moi, je ne voyais que les conséquences : coups, brimades, casse de mes jouets. Un peu plus tard, il préféra   la casse le troc affectif de mes modestes biens contre l'amitié douteuse des garnements du quartier, preuve qu'il n'était pas idiot.

Notre père, dans une situation plus que difficile, d separ  après ce terrible deuil, épousa une jeune femme, que j'aimai beaucoup. Elle tenta de donner

à mon frère un semblant d'éducation véritable, contre l'influence de mes grands-mères qui ne savaient que le gâter – dans tous les sens forts du terme. J'ai toujours entendu : « Tu es le plus jeune mais tu es intelligent, tu as tout pour toi, tu dois tout accepter de ton pauvre frère qui n'a pas ta chance, et l'aider de tout ton cœur. » Un peu difficile à entendre, répété des milliers de fois en toutes circonstances. Mon frère se rapprocha de nos grands-mères, surtout de la mère de celle qui avait été remplacée, et s'éloigna du foyer difficilement reconstruit. Papa était toujours extrêmement occupé par son travail de professeur de collège, son activité de directeur de colonies à chaque période de vacances, le chant choral au sein de la Philharmonique, et par-dessus tout la politique qui le passionnait et en faisait l'étoile montante de la ville, socialiste depuis toujours. Passions véritables, conscience de la brièveté de la vie en général et préscience du peu de temps qui lui restait à vivre, il voulait aussi sans doute s'évader du cadre domestique et du fardeau que représentait mon frère à cette époque où on soignait encore bien mal le diabète, maladie largement ignorée des médecins généralistes eux-mêmes. Il n'avait que le creux de la nuit pour corriger ses copies sur son petit bureau de pin, interrompu souvent par les crises nocturnes de mon frère. L'été, longuement, dans l'intérêt de mon frère, pour se décharger aussi, et peut-être encore pour vivre un peu avec sa jeune femme, il nous plaçait en colonies de vacances pour enfants diabétiques. On a soupçonné dans certains cas une possible transmission virale de la maladie. Aurais-je pu en être victime ? En attendant, les conditions étaient rudes, faisaient figure d'abandon définitif sur deux ou trois sessions successives, et le tout jeune enfant que j'étais subissait sans comprendre ni contester l'égalitarisme vis-à-vis de mon frère. A 38 ans, toujours très marqué par la fatigue, le cheveu grisonnant et raréfié, Papa paraissait beaucoup plus que son âge malgré son grand sourire et sa chaleur humaine. Il est mort, il y a juste 50 ans.

Les enfants souvent ne disent rien sur cet indicible, ne veulent pas montrer les marques impitoyables du destin qui les frappe, peut-être pour croire encore à la vie, à un bonheur possible sans plus oser l'exprimer. Nos vies à mon frère et moi divergèrent encore bien plus : je restais très attaché à ma belle-mère et sa famille, mon frère alla demeurer définitivement chez notre grand-mère maternelle. Tandis que je poursuivais mes études au bon lycée de la ville, il était fort intéressé par la mécanique et notre jeune belle-mère

l'aurait bien vu apprenti. Cette solution fut donc rejetée par nos grands-mères et après la 5ème du cours complémentaire, il alla à Pigier – une boîte privée où l'on plaçait les filles en attendant de les caser, et quelques garçons ni manuels ni intellos, en solution d'attente. Ensuite il obtint, par protection, un poste à la ville, où il demeura jusqu'à sa retraite. Pour lui, « travailler à la ville » a toujours été un bel oxymore, au point qu'effectuer une quelconque tâche ne paraissait pas naturel, voire incongru et attentatoire à son statut. Par exemple on lui a demandé de ramasser les pièces des parcmètres, il a refusé cette tâche trop physique – il aurait seulement accepté de conduire la voiture qui véhiculerait le porteur. Pourtant on désirait l'éloigner pour qu'il cesse d'espionner et dénoncer les autres, qui s'attardaient en ville avec un véhicule de fonction ou faisaient pointer des copains à leur place. Il se comportait de façon exécrationnable avec beaucoup d'employés et même de supérieurs, assuré pensait-il d'une parfaite impunité en raison de son statut protégé de partiel handicapé.

Au Panthéon de l'Education Nationale figure en bonne place, aux côtés de la MAIF, la déesse MGEN, fort généreuse envers les enfants d'enseignants. Avec l'appoint de mes grands-mères, mon frère commença ainsi une longue collection de voitures neuves. Ma grand-mère paternelle, ma tutrice légale, Lorraine de fer, me coupa les vivres en raison d'un conflit aigu et trop multiforme pour que je puisse le raconter ici, qui marqua durement notre relation. J'avais caressé l'ambition de devenir journaliste scientifique, mais il fallait des sous pour les études, et ma passion de transmettre trouva à s'assouvir dans une profession plutôt prestigieuse et confortablement rémunératrice quoique conditionnée au succès à plusieurs concours fort sélectifs. Hélas, au fil des décennies, elle perdit presque tout son prestige et ses avantages pour devenir un petit métier en voie de disparition, je fus prof de maths certifié. Dès l'âge de 19 ans j'avais obtenu en justice mon émancipation, 2 ans avant la majorité légale, je m'étais marié, à 25 ans j'étais père de deux enfants et titulaire de mon poste après avoir surmonté tous les obstacles.

Je devins alors diabétique et passai la plus grande part des vacances d'été à l'hôpital Jeanne D'Arc de Donmartin-Les-Toul. Mes grands-mères vinrent me rendre visite, obligeamment conduites par mon frère, et ne manquèrent pas la déclaration triomphante, létale et définitive : « Enfin, tu es comme ton

frère ! » De fait je dus m'adapter au traitement par piqûres pluriquotidiennes d'insuline, aux difficultés de gestion des apports glucidiques par rapport aux dépenses physiques et au stress, aux malaises hypoglycémiques, etc. Je ne peux m'empêcher de penser que cette période marqua le début de graves difficultés de couple qui s'amplifièrent au fil des années jusqu'à la rupture. Les relations avec mes grands-mères et frère s'étaient améliorées, ils venaient souvent pour le repas dominical et mes grands-mères virent grandir leurs arrière-petits-enfants. J'étais satisfait de ma stabilité professionnelle qui me permettait de dégager du temps pour lutter contre la maladie par le sport. Je choisis le vélo qui m'avait été interdit jusqu'à la mort de mon père car il était dangereux pour mon frère et il n'était pas question de telle différence entre nous. Le vélo prit une grande part dans ma vie, liberté, bénéfique en termes de condition physique, courses avec les copains, petites compétitions, une coupe... Je ne faisais pas de régime restrictif, mon frère me balança à notre médecin commun, se plaignant de n'avoir pas de meilleures analyses que moi alors que lui respectait à la lettre le régime prescrit. Plus tard, je passai à la course à pied moins exigeante en temps et courus, outre un marathon, quatre fois la plus ancienne course sur route de France, la célèbre, exaltante, populaire, fantastique, magique par ses 24 kilomètres fournis de spectateurs enthousiastes, la légendaire Sedan-Charleville.

Ma grand-mère maternelle me donna de l'argent pour m'aider à bâtir ma maison, ce n'est pas qu'une formule, je laissai partout de la sueur et souvent un peu de sang, et donna la sienne à mon frère, pour qu'il ait au moins un toit quand elle ne serait plus là. Il prétendit aussitôt l'expulser, mais elle avait pris ses précautions légales. Il ne lui adressa jamais plus la parole. Lorsqu'elle devint infirme, puis grabataire, je dus m'occuper de tout et me déplacer de 50 kilomètres à chaque fois. Elle me fit un pouvoir sur son compte courant pour gérer ses affaires, et un autre à mon frère sur ses économies, pour qu'il ne se sente pas infériorisé. Il siphonna immédiatement la totalité – de quoi lui assurer deux ou trois voitures d'avance en cas de malheur. Jamais un mot, une marque de reconnaissance, de simple humanité, bien qu'elle continuât par mon entremise à lui verser de l'argent. Je ne comprenais pas. Je pense qu'il était mort affectivement depuis son enfance, pour survivre physiquement.

Après la mort de notre grand-mère ni moi ni personne, je pense, n'eut le droit d'entrer dans son domicile. Pour des raisons personnelles je partis travailler loin plus de dix ans, puis rentrai en Ardenne. Je le rencontrai sur la place Ducale, et il me mena auprès de collègues au Syndicat d'Initiative, après quoi il me fit constater qu'il pouvait être bien vu de certaines personnes au moins, avec quelques efforts. Notre grand-mère paternelle atteignait ses 90 ans, et depuis des dizaines d'années elle lui préparait le repas de midi avec une ponctualité et un soin irréprochables, sans jamais en retour un peu de gentillesse, de temps passé avec elle, de dialogue, ou la moindre civilité. Je l'engageai à un tout petit peu envers elle de l'amabilité qu'il témoignait à ses collègues féminines, lui fis remarquer que sa grand-mère ne pourrait bientôt plus lui assurer le même service. Il me répondit que s'il était nécessaire de temps à autre de se faire bien voir à l'extérieur, c'était totalement inutile en famille, et qu'il avait prévu de manger à la cantine administrative dès que les soins de sa grand-mère laisseraient à désirer. Comme pour l'autre grand-mère, je dus bientôt m'occuper d'elle, et elle me confia que la seule tendresse véritable qu'elle ait connue dans sa dure et longue existence lui avait été prodiguée par sa petite chienne.

35 ans après mon premier mariage et une dernière rupture, j'invitai mon frère au second. Il avait toujours pris parti contre moi et dédaigna à nouveau l'invitation, tentant de se rapprocher de celle que je quittais. Je le revis peu d'années après, il avait continué à acheter des voitures de plus en plus grosses, jusqu'à une Renault Espace toutes options alors qu'il vivait toujours seul. Retraité, il venait me demander de régler ses dettes. Je lui donnai seulement quelques billets pour qu'il puisse acheter un peu de nourriture avant que son dossier de surendettement soit accepté et qu'il soit pris en charge. Il me demanda quelques conseils mais comme depuis toujours fit exactement le contraire. Je ne renouai pas davantage.

J'ai été nourri au biberon d'une logique binaire et positiviste encore très XIXe. Depuis la physique quantique et les travaux de Gödel, on sait que le monde n'est pas rationnel et qu'on ne peut s'en faire une image précise et figée, quoiqu'on fasse comme si et veuille trouver des solutions à tout. On ne vit pas sans éthique et toute éthique est construite sur la solidarité. Mon frère n'est-il pas un homme, et conçu par le même père et la même mère ? Pourtant je ne peux l'accepter complètement et reste déchiré par mon rejet,

dans l'impossibilité d'une position ferme, solide et sereine.